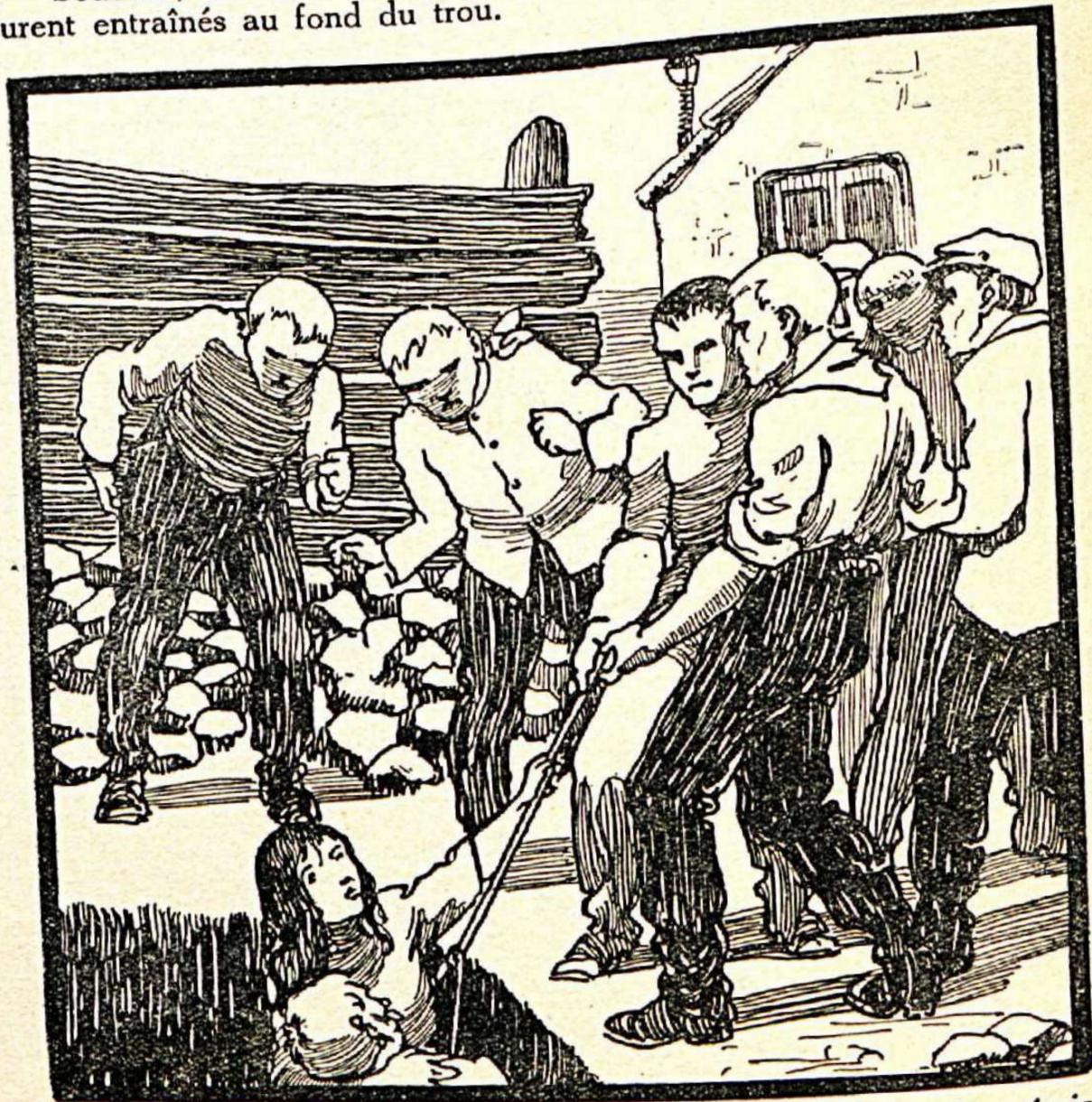


Catherine Vassent

Restons en France et rendons-nous en pensée vers le Nord, à Noyon, dans le département de l'Oise.

Quatre hommes travaillaient à un égout, près d'un puits profond et malodorant.

Soudain, un éboulement se produisit et les quatre malheureux furent entraînés au fond du trou.



Des passants accoururent, épouvantés; ils répandirent des gémissements de compassion et de pitié, sans penser à fournir le moindre secours réel; car le puits était dangereux et rempli de gaz délétères. Selon toute probabilité, les terrassiers étaient condamnés à être axhyxiés.

Une jeune fille de dix-sept ans, Catherine Vassent, passant par là, apprit ce qui venait d'arriver. Pâle, mais calme, elle se fraya un chemin à travers la foule :

— « Ne pourrait-on sauver ces victimes ? demanda-t-elle... Sans doute, des pères de famille ? »

— « Qui oserait se risquer à descendre dans l'égout ? répondait-on.

— « Moi ! répliqua la jeune fille d'un ton ferme. Vite, une corde ! »

— « Impossible ! lui cria un homme... Vous péririez, vous aussi ! »

— « Une corde ! répéta Catherine. Ce n'est pas le moment de causer... Pour l'amour de Dieu, une corde, une corde ! »

Tout à coup, elle en aperçut une, à terre, presque à ses pieds, apportée là par les quatre ouvriers.

Catherine s'en empara et la noua autour de sa taille.

— « Aidez-moi à descendre ! » ordonna-t-elle.

Quelques hommes vigoureux s'avancèrent, en essayant de la dissuader; mais ils durent céder sous la flamme impérieuse du regard de Catherine.

Suivie par les centaines d'yeux d'une foule haletante, anxieuse et muette, elle s'enfonça dans le trou, qui serait son tombeau, peut-être ?

Les minutes s'écoulèrent comme des heures.

Enfin, la corde se détendit; la jeune fille avait touché le fond.

Était-elle encore vivante ou étreinte déjà par les affres de la mort ?

D'autres minutes suivirent, une éternité. On ne percevait pas un son, pas un soupir. Les hommes ayant remarqué que la corde avait reçu une secousse, se hâtèrent de tirer.

La charge était lourde.

La corde paraissait si longue.

Catherine apparut d'abord; on vit sa tête, ses épaules, son buste...

Et puis... une explosion de vivats ! Deux des malheureux avaient été ramenés au jour, sauvés... Ils étaient inconscients; mais un docteur s'était approché, promit de les rappeler à la vie.

Entretemps, Catherine était redescendue, puisqu'il restait encore au fond, deux puisatiers.

Un second avertissement... une nouvelle anxiété... et puis, des cris de joie; Catherine avait délivré une troisième victime.

La jeune fille s'efforça d'avancer une dernière fois vers le trou; mais ses forces la trahirent; elle perdit connaissance.

Après quelques instants, ses yeux se rouvrirent et elle se redressa en disant d'une voix affaiblie :

— « Aidez-moi ! »

On voulut la retenir; elle se trouvait au bord du puits et les hommes durent ressaisir la corde, car elle se proposait de sauter dans le gouffre.

Et Catherine accomplit sa tâche, jusqu'au bout. Le dernier travailleur fut tiré hors du puits... Hélas, tous les soins les plus empressés furent vains; il était mort.

La jeune fille fut recueillie dans une maison voisine. Son état réclamait un secours immédiat. Heureusement elle guérit et, pour le reste de ses jours, elle eut la fierté, le bonheur d'avoir conservé à trois ménages, leurs pères et leurs soutiens.

Alice Ayres

Maintenant, transportons-nous à Londres.

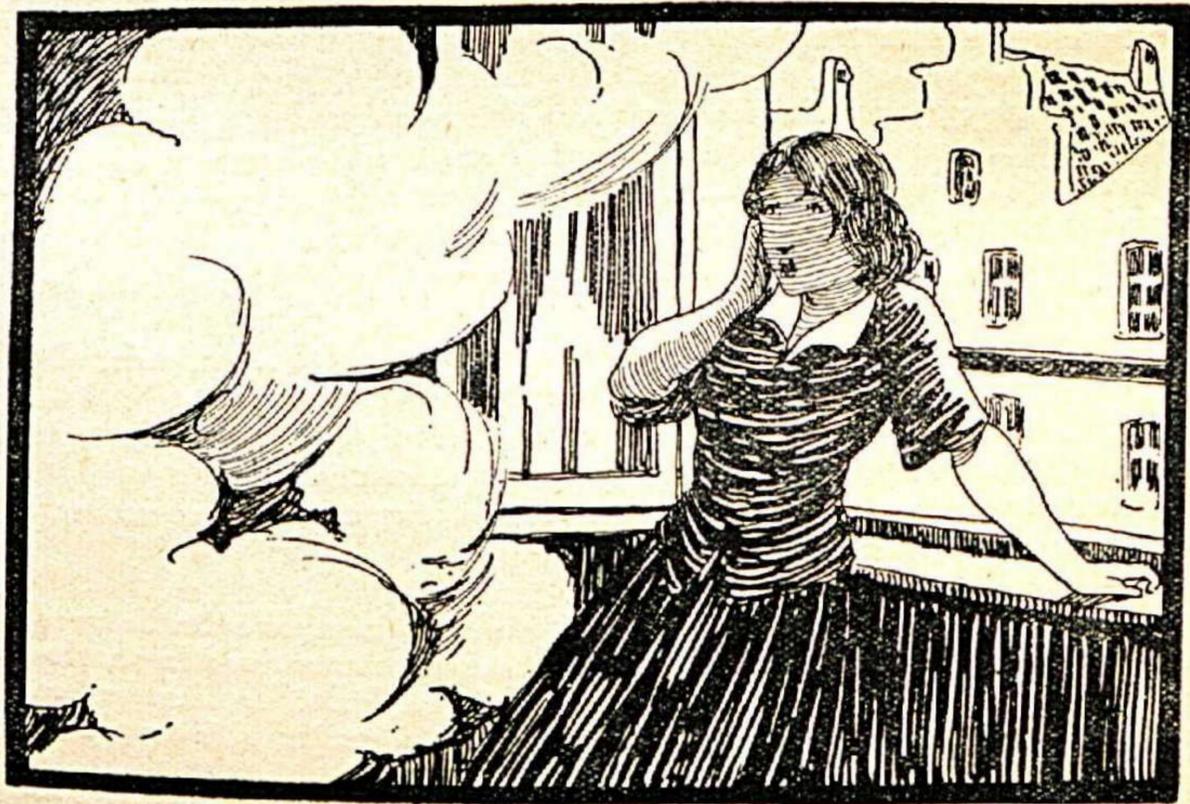
Une nuit, en l'an 1885, dans une rue de la ville immense, un cri d'alarme retentit : « Au feu ! » Un dépôt d'huile, matière très inflammable, était la proie d'un incendie.

Celui-ci s'étendit rapidement, creva des fenêtres et illumina le ciel de sa sinistre lueur.

Dans la chambre d'un hôtel, là-haut, dormaient trois enfants et la servante Alice Ayres.

Celle-ci, réveillée par le crépitement des flammes et les craquements des poutres, par les cris qui s'élevaient de la rue, aperçut la réverbation du feu dans les vitres; immédiatement, elle se rendit compte du péril qui la menaçait.

Elle entr'ouvrit la fenêtre : la fumée envahit la pièce où des étincelles tourbillonnèrent. La jeune fille, gardant son sang-froid, arracha le matelas de son lit et le jeta sur le trottoir. A ce moment, elle aurait pu facilement se sauver; il lui aurait suffi de sauter.



Mais les enfants ignorants du danger dormaient à poings fermés Alice ne les réveilla pas. Elle prit le plus faible et s'approcha de la fenêtre. La fumée l'aveuglait.

— « Du calme ! Du calme ! se dit-elle. Il s'agit de lancer le petit juste sur le matelas !... »

Alice attendit l'instant favorable; profitant d'une éclaircie, ayant entrevu l'emplacement choisi, elle lâcha stoïquement son trésor.

L'enfant n'eut aucun mal; des mains charitables le reçurent et l'emportèrent loin du fléau; les deux autres petits furent sauvés de la même façon.

Alors, Alice apparut seule à la fenêtre.

— « Sautez ! » lui criait la foule.

Mais les gens ne devinaient pas que l'humble servante avait dû livrer un combat tragique contre l'âcreté de la fumée, la tête lui tournait; elle voyait trouble.

A grand'peine, elle se hissa sur l'appui.... Hélas, au moment où elle s'apprêtait à prendre son élan, elle perdit connaissance et elle s'abattit lourdement sur le pavé.... N'avait-elle pas offert sa vie pour les trois enfants ?...

Des centaines de voix se fondirent en un seul cri d'angoisse... Des pompiers s'élancèrent pour relever la pauvre victime.

Alice arriva mourante au « Guy's Hospital ». L'on se hâta de laver son visage tout noir, pâli par la mort. Le docteur pansa ses plaies, d'un air sombre en secouant la tête, car tout espoir était vain.

Alice, par son sacrifice, avait préservé les enfants qu'on lui avait confiés.... Elle n'avait pas servi uniquement afin de recevoir un salaire convenu; elle avait accompli entièrement son devoir, sans marchander ses services. Si elle l'avait voulu, n'aurait-elle pas pu sauter tout de suite sur le matelas, et abandonner les petits.... Mais cette idée ne lui était même pas venue à l'esprit.

Alice, la veille encore, inconnue dans le monde, méritait l'admiration de tous.... Qui avait connu la petite servante du dépôt d'huile ? Qui avait songé à elle ?... Personne, avant cet événement.

Mais ceux-là qui se présentèrent nombreux, devant le cadavre de « Guy's Hospital » se découvrirent respectueusement. Avec une profonde émotion, on apporta des fleurs qui parsemèrent le linceul. Et sur la tombe d'Alice Ayres, de vraies larmes de regret furent versées par une multitude d'étrangers.

Tous les enfants doivent apprendre à connaître le nom d'Alice Ayres, nom d'une héroïne à la fois si humble et si grande.

Certes, le péril était redoutable; mais Jenny pensa qu'elle devait se porter entre les rails, afin que son signal fût aperçu.

Comment Jenny Carey obtint l'insigne de la légion d'honneur

Jenny Carey, âgée de dix ans, habitait avec ses parents dans la vaste prairie, au nord de l'Amérique.

La maison solitaire s'élevait au bord d'un cours d'eau, loin de toute ville et même de toute autre habitation.

Seul, le train apportait, chaque jour, quelque distraction dans la solitude, car la voie ferrée traversait la prairie; la locomotive grondait durant quelques minutes; puis, tout disparaissait à la vue; cela suffisait pour rompre la longue monotonie habituelle.

Un après-midi, Jenny alla cueillir des fleurs le long d'une rive où la fraîcheur était plus vive et les fleurs plus belles.

Soudain, elle aperçut une énorme fumée qui montait; le feu, le feu était dans la prairie!...

A cause de la sécheresse qui régnait, un danger terrible se révélait.... Les flammes s'apprêtaient à bondir comme un torrent qui inonde une vallée. A ce moment, elles exerçaient leurs ravages le long de la rivière.... Jenny y courut.

Pleine de courage, elle savait qu'une calamité était imminente et elle voulut mesurer le péril.... Le sinistre avait atteint la ligne du chemin de fer.... Aussi, quelle ne fut pas son épouvante lorsqu'elle vit que le pont qui soutenait la voie était déjà devenu la proie des flammes!...

Et le train qui allait venir!...

Par malheur, un groupe d'arbres dérobait ce pont aux yeux du machiniste; celui-ci, ne pouvant se rendre compte assez tôt du danger, essaierait trop tard d'arrêter!...

Jenny trembla de tout son corps; mais elle s'efforça de réfléchir posément.

Au loin, un bruit caractéristique grandit... La locomotive approchait.... Les instants étaient calculés. Que faire? Comment prévenir à temps le machiniste?

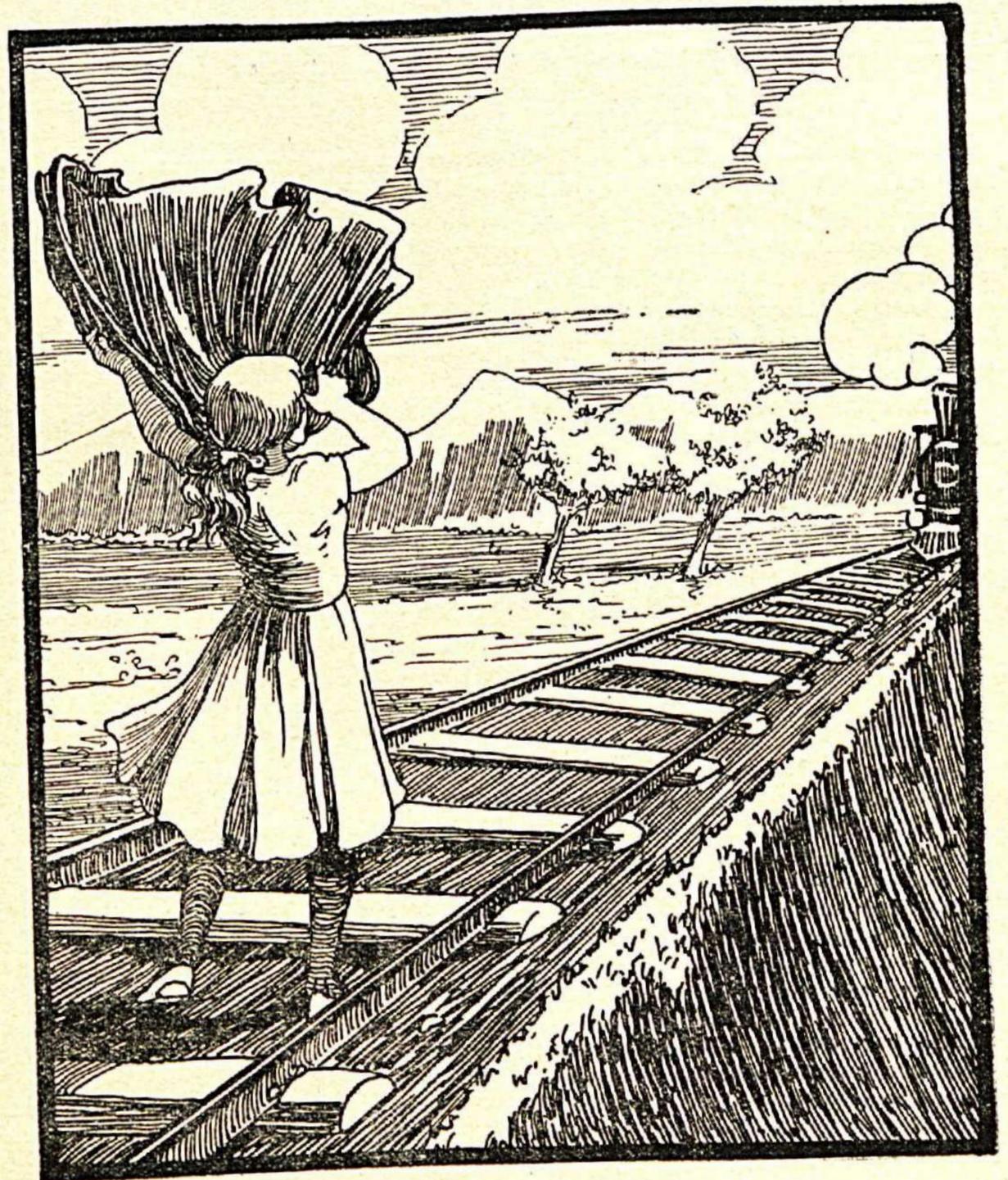
Le pont s'écroulant, tout le convoi serait précipité dans l'eau rapide et profonde?

Jenny réussit à inventer un signal: son mouchoir étant trop petit, elle enleva sa jupe.

Alors, elle grimpa sur le remblai avec l'agilité d'un écureuil... elle courut entre les rails....

Un point noir apparut... il grossit... C'était le train.

Bientôt, il serait sur elle.... S'il ne s'arrêtait pas, ne serait-elle pas tout de suite écrasée?



L'admirable enfant se raidit contre toute défaillance et elle se mit à secouer sa jupe à bout de bras, comme un drapeau que le vent fait claquer.

Le grondement augmenta.... Jenny aperçut les panaches de fumée.... Les rails tremblèrent.... De plus en plus vite, avec de grands gestes, la petite agitait sa jupe, en courant au devant de l'épouvantable machine.

Mon Dieu!... Pourvu que le machiniste la remarque!... Hélas, le

bloc infernal ne ralentit pas... il s'avance à toute vitesse.... Jenny entend nettement les coups de piston et les halètements de la locomotive. ... Un coup de sifflet strident se prolonge....

Oh! bonheur.... Le machiniste l'a-t-il aperçue? Certainement; mais, il ne comprend pas ce que la fillette explique par ses gestes répétés; de nouveau, le sifflet lance un avertissement, qui se répercute au loin.

Cependant, Jenny s'obstine à barrer le passage; sans repos, elle remue les bras... sa poitrine faiblit; ses jambes fléchissent...

— « Le pont!... crie-t-elle.... Arrêtez!... Le pont! »

Hélas, sa voix est étouffée par les hurlements de la machine monstrueuse.

Jenny, vaincue par l'horreur, s'affaisse sur la voie.

Alors, seulement, l'express ralentit; les roues patinèrent en grinçant; le monstre s'arrêta.

Le conducteur sauta sur le sol; des têtes parurent aux portières; des gardes accoururent.

— « Que se passe-t-il ? »

— « Une enfant sur le rail!... »

— « Elle a fait des signaux. »

— « Pourquoi ? »

Les questions se multiplièrent.

Le chef du train se pencha sur Jenny; il l'interrogea :

— « Pourquoi êtes-vous ici ? »

La petite entr'ouvrit les yeux pour murmurer :

— « Le pont... le feu... arrêtez!... »

— « Elle s'est évanouie, dit le chef; mais, si j'ai saisi ses paroles,

elle raconte que le pont est en feu.... »

On alla voir et tout s'expliqua....

Les voyageurs entourèrent Jenny; un docteur qui se trouvait parmi eux lui donna des soins.... Alors, le conducteur qui avait l'habitude de manier de lourds leviers, de mener un train d'enfer par les tunnels, dans la prairie et sur les ponts, cet homme rude souleva l'enfant avec la douceur d'une mère; après avoir embrassé la pâle petite figure, il dit, tout ému :

— « Ma petite, tu viens de sauver la vie à sept cents personnes.... Tu m'entends?... A sept cents personnes! »

Soudain, le père de Jenny, alarmé, comme un fou, sauta sur le remblai et cria :

— « Qu'y a-t-il?... Ma Jenny est-elle écrasée, morte ? »

— « Non! Elle vit! »

— « Jenny, ma Jenny.... Tu vis encore?... Me reconnais-tu ?

C'est moi, ton père.... Jenny ? » ne cessait de monologuer le père en pleurant. Tout à coup, joyeusement, il s'écria :

— « Elle vit.... Elle vit.... Elle me regarde!... »

Ayant enlevé l'enfant des bras du conducteur, il l'étreignit passionnément et lui demanda :

— « Que faisais-tu sur la voie, Jenny ? »

— « Vous êtes donc son père?... » prononça le mécanicien.

— « Certainement... L'aviez-vous aperçue courant entre les rails ? Où est sa robe ? »

— « Vous êtes son père... Je vous envie... » répondit le conducteur. Votre Jenny a sauvé sept cents personnes.... Vous me comprenez?... Je dis : sept cents.... Oh! laissez-moi l'embrasser encore, la chère, la courageuse petite.... Sept cents!... Sans son intervention, nous eussions été tous projetés dans l'abîme, dans la rivière.... »

— « Ah, ça!... Expliquez-moi.... » bredouilla le père, qui supposait que le train avait dû stopper pour épargner Jenny.... Je n'y comprends rien.... »

Mais lorsqu'il eut appris la vérité, il se mit de nouveau à sangloter, tout en serrant la petite sur sa poitrine, qu'il couvrait de ses larmes....

— « Mon enfant, mon enfant, comme tu as été courageuse.... répéta-t-il... Ma Jenny, quelle belle idée as-tu donc eue!... »

Tous les voyageurs félicitèrent Jenny; ils voulurent lui offrir des présents.... Mais le papa triomphant emporta chez lui sa petite fille chérie, heureux et fier de ce qu'elle avait accompli; elle avait prévenu une redoutable catastrophe.

* * *

Parmi les étrangers qui se trouvaient dans le train, il y avait beaucoup d'hommes riches et importants qui se rendaient à Chicago, afin d'y assister à une fête artistique. Au nombre des invités à l'exposition, figuraient des Français.... De retour à Paris, ils firent connaître le haut fait de la petite Carey, dont le nom parut partout, dans les journaux. Carnot, président de la République, mis au courant de l'acte d'héroïsme de Jenny, lui envoya l'insigne de la Légion d'Honneur.

... Signalons la poésie très modeste qu'un vieillard dédia à l'héroïne; nous en donnerons simplement une traduction parce qu'elle fut écrite en anglais :

« A Jenny Carey, jeune fille américaine, âgée de dix ans, décorée par le Président de la République Française, Sadi Carnot, en l'an 1894.

« La mignonne Jenny, comptant dix ans à peine
Vit un pont qui brûlait. Sur le chemin de fer
Un grand express grondait, menait un train d'enfer.
Et l'enfant, droit sur lui, courut tout d'une haleine.

Elle arracha sa robe et fit de nombreux signes...
Puis... soudain... s'affaissa.... Le train?... Il s'arrêta....
Et sept cents voyageurs, que Chicago fêta
Furent ainsi sauvés par Jenny noble et digne....

Des Français échappés au désastre, à la mort
Racontèrent partout de Jenny la vaillance
Et Carnot, répondant à la voix de la France
Lui donna la Légion et la médaille d'Or. »

Pour soigner sa Mère chez les Fous

... On allait enterrer le père Nicolle....

Le char funèbre était à la porte de la maison mortuaire....

Le long de l'escalier raide, des hommes descendirent péniblement le lourd cercueil; ils le glissèrent dans le corbillard morne. Des parents de la famille se casèrent aisément dans deux voitures qui suivirent le convoi; la rue retrouva bientôt son calme indifférent.

... Cachée derrière un rideau, une jeune fille avait assisté au douloureux départ. Après avoir essuyé ses larmes, elle était retournée dans une chambre située à l'arrière de la demeure, où se tenait une femme affaissée dans un muet désespoir.

— « Maman » ! s'exclama-t-elle, en embrassant de tout son cœur sa mère inconsolable.

Celle-ci ne répondit pas; elle semblait être absente, égarée.

— « Maman, maman ! implora la jeune fille.... Parle-moi, je t'en supplie.... Je ne te quitterai jamais... non, jamais.... Je te reste encore... et ne t'abandonnerai pas. »

— « Léontine » murmura la veuve. Ce fut tout; d'un geste, elle écarta son enfant.

Durant des mois, la pauvre femme avait dû veiller son mari malade, dont l'état s'était aggravé de plus en plus.... Lorsque celui-ci était mort, elle avait éprouvé une violente attaque nerveuse, à tel point que le docteur avait redouté pour ses jours.

Le lendemain, la veuve Nicolle avait paru assez calme, trop calme même; elle ne versait plus une larme; elle ne prononçait pas un mot de regret. Elle était restée indifférente à tout, aux mesures prises pour l'enterrement par les membres de la famille et à la mise en bière par deux inconnus.

Sans un pleur, elle avait accepté la levée du corps, n'avait pas répondu une parole aux consolations de ses proches....

Et maintenant encore, son regard demeurait vide, ne reflétait aucune pensée, même lorsqu'il se tournait vers Léontine, sa fille unique.

Les parents revinrent enfin du cimetière.

On expliqua que tout s'était passé comme il convenait et que Nicolle avait eu des funérailles impressionnantes.

La veuve n'écoutait pas.

Léontine plaça le couvert; les parents s'attablèrent. La pauvre femme ne mangea pas; assise, immobile comme une statue, ses traits étaient rigides, inexpressifs.

Les membres de la famille chuchotèrent entre-eux, en secouant la tête; la veuve leur inspirait des inquiétudes, ses manières étant si bizarres. Le repas terminé, ils se retirèrent convaincus d'avoir bien rempli leur devoir.

Léontine fut seule avec sa mère qui ne parlait plus, qui semblait ignorante de tout ce qui était arrivé.

Oh! comme la maison parut triste et délaissée alors.... Dans d'autres appartements, habitaient des locataires.... Léontine percevait des voix et du bruit; pourtant, elle se sentait si effroyablement seule.

A chaque instant, elle essayait d'entamer une conversation avec sa mère; mais celle-ci ne répondait ni aux questions, ni aux remarques.... Lorsque Léontine cherchait à témoigner son amour caressant, d'un geste bref, la veuve écartait ces effusions.

La journée s'écoula, lentement. Au soir, la jeune fille fut obligée de mettre sa mère au lit; car celle-ci serait restée toute la nuit dans son fauteuil.

Le lendemain, il n'y eut aucun changement; pas une larme, mais, toujours cette rigidité, ce grand calme, qui prouvait une sorte d'inconscience affreuse.

Ce soir-là, étant couchée, la veuve cria tout-à-coup :

— « Léontine ! »

La jeune fille s'empressa :

— « Me voici... Que veux-tu, maman ? »

— « Où est ton père ? demanda la mère anxieuse.

Léontine eut un sursaut; se forçant à être calme, elle expliqua :

— « Maman, tu le sais bien... Papa a été malade... »

— « Oui, oui... Je sais... Mais où est-il maintenant ? »

— « Hélas, papa n'a pu guérir.... Tu le sais bien maman. »

— « Ah!... il est mort... c'est vrai... oui, oui, je me rappelle.... »

Et la pauvre femme retomba dans un morne silence, indifférente à tout. Enfin, le sommeil lui ferma les paupières.

Au matin, Léontine se réveilla en sursaut: sa mère, qui avait quitté sa chambre, la tirait par le bras....

— « Qu'y a-t-il ? » demanda la jeune fille effarée.

— « Où est ton père ? Est-il parti ?... Tu restes là à dormir et tu laisses emporter ton père.... »

Léontine éclata en sanglots... Oh! la compassion qu'elle éprouva soudain pour sa mère... sa pauvre mère, qui, à cause de tant de chagrin, avait maintenant les idées brouillées à ce point....

Rapidement, elle se leva et fit tous ses efforts pour rappeler la veuve à la réalité; mais celle-ci se fâcha et dit :

— « Ton père doit revenir.... Je ne veux pas qu'on l'enlève.... »

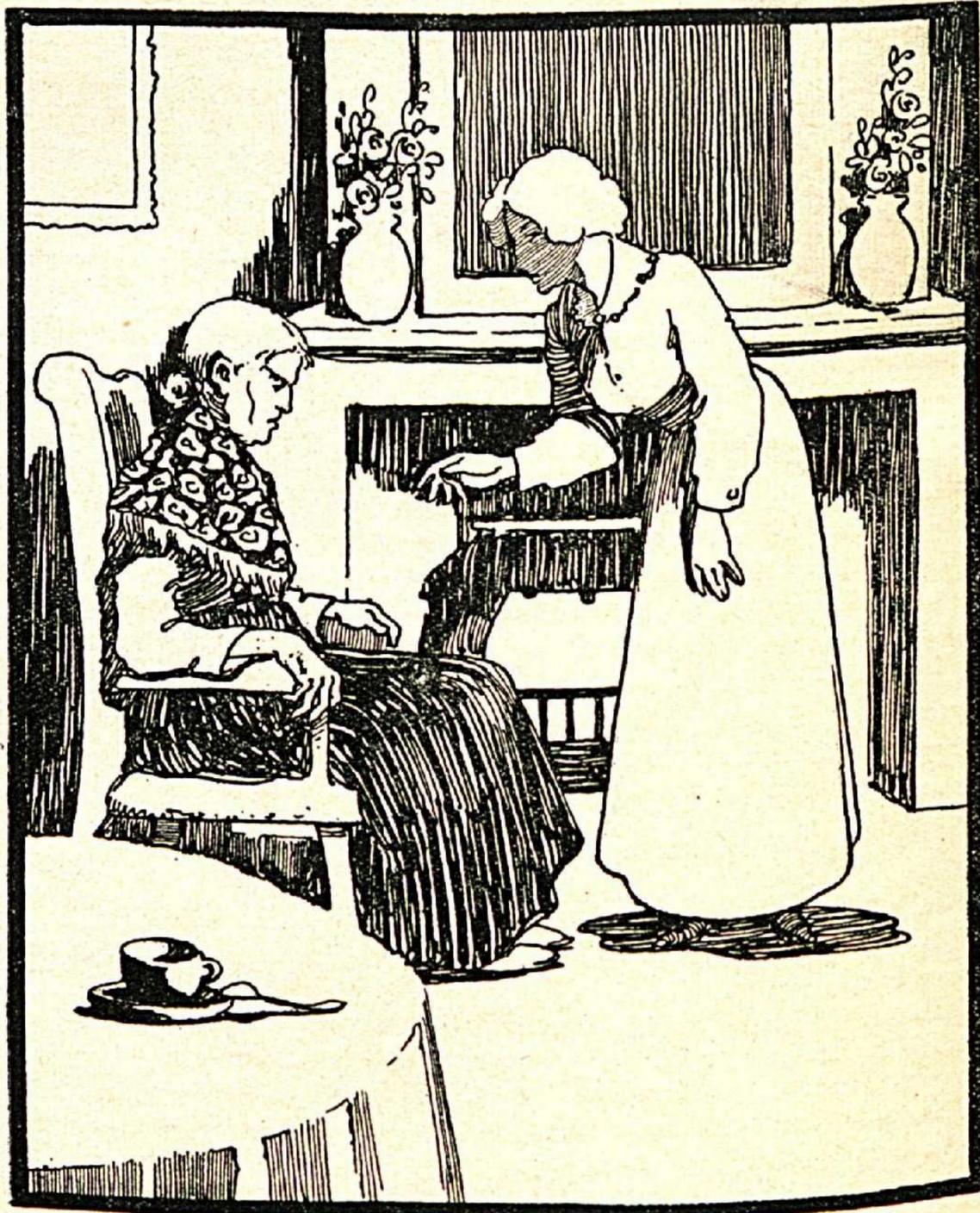
— « Maman, réfléchis donc un instant.... Tu sais que papa fut fort malade... et qu'il a succombé.... »

— « Où est-il, à présent ? » reprit la veuve avec violence. Ils l'ont pris pendant que tu dormais.... Et toi, tu l'oubliais.... Le père doit rentrer.... »

Léontine était désespérée.... Qu'aurait-elle pu faire ?

Elle considérait les traits hagards, la lueur étrange des yeux de sa mère qui répandait des propos confus, sans parvenir à calmer son cerveau malade.

Au lieu de s'apaiser, la pauvre femme appliqua sur la table un coup de poing; elle appela son mari à grands cris et elle reprocha de nouveau à sa fille d'avoir dormi.



Celle-ci s'habilla à la hâte; elle alla réclamer l'aide d'une femme à la journée.

A deux, elles réussirent à entraîner la malade dans sa chambre; un médecin fut averti.

Il secoua la tête et dit :

— « Vous désirez savoir la vérité, Mademoiselle ? »

— « Sans doute, Monsieur le docteur. »

— « Hélas.... Je crains que votre mère ne perde la raison. »

Léontine pâlit....

— « Il est possible que votre maman guérisse.... » expliqua le docteur.... Mais, auparavant, n'était-elle pas nerveuse ? »

— « Maman avait le caractère assez mélancolique.... »

— « Précisément... De sorte que la maladie et la mort de votre père, et peut-être, la peur de l'avenir, auront fortement ébranlé son cerveau.... Surveillez-la attentivement; dans quelques jours, je serai mieux à même de me prononcer. »

La femme à la journée aurait dû aider Léontine, avec beaucoup de délicatesse; mais, n'ayant pas la patience que donne l'amour filial, elle se montrait rude, grognonne, hérissée, — et la veuve se rencognait davantage à la vue de l'étrangère.

Quelques jours passèrent. Le médecin n'espérait plus une guérison; il laissait la jeune fille de plus en plus désespérée, à chacune de ses visites.

La veuve, elle, devenait de plus en plus difficile. Parfois, elle poussait des cris rauques et sauvages; cela durait jusque passé minuit... Les voisins, troublés dans leur premier sommeil, protestaient par des coups sur les planchers ou sur les murs. Alors, Léontine s'épuisait en vains efforts pour obtenir du calme.

Un matin, un petit garçon étant entré dans la cuisine pour s'acquitter d'une commission, la folle fut soudain transportée de colère; elle voulut battre l'enfant qui eut grand'peine à se garantir des coups.

Un voisin fit irruption dans l'appartement; c'était le père du garçon :

— « Mademoiselle Nicolle, dit-il, d'un ton nullement impoli, mais décidé — ceci ne peut plus continuer ! »

— « Que me voulez-vous, Monsieur ? »

— « Madame Nicolle dérange toute la maison; la nuit, elle nous réveille; elle effraye les enfants.... Et maintenant voici qu'elle devient dangereuse, puisqu'elle a l'envie de frapper... Dieu sait ce qu'elle fera demain.... »

— « Maman frappait sans être responsable, Monsieur... »

— « Evidemment.... C'est d'autant plus grave. Il faut que cette situation finisse. »

— « Mais, enfin, que me proposez-vous ? »

— « Soyez énergique; mais il faut que votre mère aille à l'hospice.... »

— « Oh ! Monsieur.... balbutia la jeune fille, les yeux remplis de larmes.

— « Oui, c'est dur, fit l'homme avec un peu de douceur dans la voix; mais cela vaudrait beaucoup mieux ainsi pour elle et pour nous, qui n'avons plus aucun repos.

— « Nous déménagerons. »

— « Où iriez-vous, Mademoiselle ?... Personne ne vous louera une chambre, car partout les mêmes plaintes recommenceraient. De plus, vous ne pourrez pas continuer à soigner votre mère; vous devrez cher-

cher de l'ouvrage afin de manger et de vivre... Confiez-vous Madame Nicolle à une garde étrangère?... Où sera-t-elle mieux qu'à l'hospice? Réfléchissez et ne prenez pas en mauvaise part ce que je viens de vous confier.... Si je vous parle de cette façon, c'est que je le dois; car si jamais il arrivait malheur à mon enfant, je ne me le pardonnerais pas. »

Le père du garçon se retira et Léontine désespérée se tordit les mains en pleurant à chaudes larmes et en tremblant de tous ses membres.... Ce voisin n'avait-il pas raison?... Non, elle ne pouvait plus s'éterniser auprès de la veuve; il lui fallait absolument trouver du travail au-dehors.

Une étrangère pour surveiller sa mère?

Et Léontine pensa à la mercenaire, dont le parler rude, avait effrayé la folle....

Hélas, Madame Nicolle devait être conduite à l'hospice.

Abominable idée, fatale pourtant!...

L'enfant serait obligée de quitter sa mère, de la confier à des mains étrangères.... La veuve délaissée réclamerait la présence de son époux.... Des gardiens lui commanderaient alors de se taire et de rester tranquille.....

Léontine refusa longtemps d'admettre cette nécessité.

L'après-midi, le propriétaire de l'immeuble arriva. Poli, mais volontaire, il fit admettre l'urgence du départ; il parla d'un asile....

La nuit suivante, la jeune fille ne put fermer les yeux. Elle réfléchit et pleura beaucoup; le lendemain, elle appela la femme à la journée et la pria d'aller quérir le médecin.

— « Votre maman, est-elle gravement malade? »

— « Pas de corps, vous le savez.... Mais je désire consulter le docteur afin de savoir s'il convient de l'envoyer dans un asile. »

— « Pauvre petite! répondit la femme.... Après tout, c'est, je crois, ce qu'il y aura de mieux à faire.... »

— « Pauvre maman, voulez-vous dire!... Hélas, vous avez raison.... Je ne puis choisir un autre avis.... »

— « Non.... Pour vous, cela vaudra mieux aussi.... Vous êtes trop jeune pour lier votre existence au sort de votre mère.... Supposons que vous soyez mariée.... »

— « Je vous en prie.... allez tout de suite.... » répliqua Léontine qui rompit l'entretien pour elle trop pénible.

Le médecin entra....

— « J'avais déjà pensé à vous conseiller de prendre cette décision, expliqua-t-il... Mais j'avais pressenti que vous ne vous résigneriez pas facilement... »

— « On m'y force.... »

— « Ce genre de folie est dangereux.... La loi vous empêcherait de garder Madame Nicolle ici.... Je vous donnerai donc un billet pour la « Salpêtrière ». »

— « Docteur, y avez-vous de l'influence? »

— « Le directeur de cet établissement est un de mes amis.... »

— « Oh! dans ce cas, je vous en supplie... accordez-moi une faveur? »

— « Parlez.... Que puis-je pour vous? »

— « Docteur, je veux qu'on m'enferme aussi, près de ma mère... »

— « Que demandez-vous là? » dit le médecin ahuri.

— « Je ne veux pas abandonner maman.... Oh!... insistez pour qu'on m'accepte à l'asile comme servante... Je n'exigerai aucun salaire, rien que le logement et la nourriture.... »

Le docteur était fort ému.

— « Vous doutez-vous de ce que vous entreprenez? » interroga-t-il gravement.

— « Cette tâche ne m'effraye nullement, docteur.... »

— « Vous ne savez pas quelle sera votre vie... là-bas, avec des fous... »

— « Ma mère sera une de ces malheureuses créatures qui ont perdu l'esprit.... Cela me suffit pour dire adieu au monde.... Faut-il laisser à d'autres le devoir qui m'incombe? »

Le médecin comprit qu'il se trouvait en présence d'une volonté extraordinaire; il promit d'intervenir.

* * *

Madame Nicolle fut internée à la « Salpêtrière »; sa fille l'y suivit.

Le directeur, touché de voir un pareil amour filial, avait immédiatement engagé la jeune fille comme servante, tout en lui rappelant qu'elle s'exposait à beaucoup de déboires.

Léontine obtint l'autorisation spéciale de soigner la malade. Ce fut-elle qui sembla être la mère....

Pas une mère n'aurait entouré son enfant de plus de soins; elle dormait à côté du lit de la folle; chaque matin, elle procédait à la toilette de la veuve; elle l'aidait à manger et à boire, l'accompagnait dans ses promenades au jardin; chaque soir, elle la couchait et la bordait, sans jamais prononcer une parole de lassitude ou de regret.

— « Elle ne devine pas ce qui l'attend!... »

— « Elle ne résistera guère!... »

— « Nous la reverrons bientôt!... »

Ainsi, avaient pronostiqué les voisins lorsque Léontine était montée en voiture, pour le départ avec sa mère.

Mais Léontine tenait bon.

La nuit, lorsque sa mère s'était endormie, elle restait longtemps à évoquer doucement le passé, le souvenir de son père tant aimé, sa jeunesse, ses amies, sa famille.

Amis et parents ne se montrèrent plus.

— « Là, où habite une folle, les visites sont toujours importunes » se disaient les uns et les autres... Pour tous, Léontine fut considérée comme une morte.

La jeune sacrifiée fut fort affectée de cet oubli; après tout, cela ne valait-il pas mieux ainsi, puisqu'elle pouvait réserver toutes ses pensées à sa mère?

La vie, dans ces murs, fut navrante : on n'y entendait que des cris sauvages, des appels angoissés ; parfois, des rires étranges éclataient. Léontine, souvent, frémit, gagnée par les explosions de folie qui traversaient les nuits.

Quelle misère, dans cet asile, pour les yeux et les oreilles....

Une femme venait soudain la supplier de lui rendre ses enfants. .

— « Ils m'ont arraché mes pauvres petits... » gémissait la folle, en citant le nom de chacun d'eux.... Mais Léontine savait que la malheureuse inconsciente avait essayé d'étrangler son plus jeune enfant, — un bébé. — On avait dû protéger les petits contre les fureurs de ce monstre, et Léontine avait choisi d'être la compagne continuelle de cette insensée sanguinaire....

De même que plusieurs infirmières, elle était fréquemment assaillie par une internée encore jeune, qui avait l'habitude de rugir afin d'obtenir du genièvre. Celle-là ne parlait pas ; elle vociférait et sautait aux murs. Elle attaquait à coups de poings et de pieds, jusqu'à ce qu'on lui mît la camisole de force qui la réduisait au repos.

D'autres folles s'affalaient, des journées entières, en proie à un muet désespoir ; il fallut leur introduire la nourriture dans la bouche. Une femme assez âgée ne cessait de réclamer un couteau pour se couper la gorge.

Misère, misère, ce n'était partout que misère !... Et Léontine s'obstinait à vivre au milieu de toutes ces déchéances, elle qui avait été jadis si exubérante, qui avait placé tant de grands espoirs dans son avenir....

Sa mère avait besoin de soutien....

... Cependant, l'état de Madame Nicolle empira ; elle finit par ne plus reconnaître sa fille.

— « Votre mère ne s'apercevrait même pas de votre absence, si vous quittiez l'asile.... » lui dit un jour un médecin.

C'était la voix du tentateur.

S'en aller, fuir cet enfer, retourner dans le monde, échapper à ce contact perpétuel de la misère, vivre encore, entourée d'esprits sains, — elle qui avait aussi toute son intelligence, quel beau rêve !...

— « Non !... répondit Léontine — Je ne m'en irai pas... »

Et elle resta avec les folles, par dévouement pour sa mère qui ignorait la sublimité de son acte.

Vingt-sept années s'écoulèrent !... Pendant vingt-sept longues années, Léontine consuma son existence dans cet enfer... En 1879, l'Académie française lui vota une médaille en récompense de son abnégation....

Personne ne l'avait mieux méritée.... Sans doute, l'héroïne fut flattée de cette distinction ; mais une plus forte joie lui vint de la conscience d'avoir bien accompli ce qu'elle avait jugé être son devoir.

Ne pensez-vous pas que Léontine s'était montrée plus héroïque que ceux qui exposent leur vie pour une noble cause, elle qui s'était enfermée durant vingt-sept ans avec des folles, elle qui avait risqué sa raison et torturé son âme au milieu des morts intellectuels ?

Martin Luquet

L'Académie française accorda également un prix Montyon, à Martin Luquet qui, de même que Léontine Nicolle, avait donné un rare exemple d'amour filial.

Martin Luquet vivait à Estoublon, département des Basses-Alpes en France. Il perdit son père et resta seul avec sa mère, trop âgée pour travailler.

Un jour, celle-ci fut frappée d'une atteinte de paralysie totale ; elle ne bougea plus. Telle une enfant, elle exigea des soins incessants.

Si même il en avait possédé les moyens, Martin n'aurait jamais songé à confier la malade à des mains étrangères ; il voulut assumer complètement cette tâche qui devint de plus en plus difficile.

La paralysée se montra d'une humeur âpre ; elle prit l'habitude de gronder Martin, comme s'il avait encore été petit garçon.

Le jeune homme se garda bien de répondre avec brusquerie ; il supporta patiemment toutes les rebuffades injustes, et s'efforça constamment de rendre la vie agréable à l'infirme.

Souvent, avant le lever du soleil, il alla à la rivière pour laver le linge de la famille ; rien ne le rebuta.

Lorsque la pauvre femme était victime d'insomnies, le fils sacrifiait entièrement son sommeil, malgré les fatigues de la journée.

Martin fut bientôt obligé de réaliser toutes sortes d'économies ; car les soins accordés à la malade absorbaient une majeure partie de son temps ; après quelques semaines, tout gain était devenu dérisoire.

Le fils fut forcé parfois de jeûner afin que sa mère ne manquât de rien.

Pourtant, il était maladif et avait grand besoin d'une nourriture substantielle, mais il luttait avec obstination contre chaque malaise, ne pensant qu'à adoucir le sort de l'infortunée.

Trop fier pour implorer quelque assistance, il s'étonnait lorsqu'on le louait pour rémunérer ses services ; il prétendait qu'il n'avait droit à aucune faveur.

C'est ainsi que le faible Martin offrit noblement sa vie pour assurer un peu de consolation à sa mère ; celle-ci, malgré son infirmité, atteignit un âge très avancé.

A. HANS

Le Livre d'Or du Sacrifice

Dessins de STAN VAN OFFEL

L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS
1928

A. HANS



LE LIVRE D'OR DU SACRIFICE



DESSINS de STAN VAN OFFEL



L. OPDEBEEK

- EDITEUR

- ANVERS